

Cahiers du
MONDE RUSSE

Cahiers du monde russe

Russie - Empire russe - Union soviétique et États
indépendants

45/3-4 | 2004
Varia

Iain Lauchlan, Russian hide-and-seek

François-Xavier Coquin



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/monderusse/4185>

DOI : 10.4000/monderusse.4185

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2004

Pagination : 652-656

ISBN : 2-7132-2009-2

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

François-Xavier Coquin, « Iain Lauchlan, Russian hide-and-seek », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 45/3-4 | 2004, mis en ligne le 02 juin 2009, consulté le 03 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/4185> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.4185>

Ce document a été généré automatiquement le 3 septembre 2022.

Tous droits réservés

Iain Lauchlan, Russian hide-and-peek

François-Xavier Coquin

RÉFÉRENCE

Iain LAUCLAN, **Russian hide-and-peek. The tsarist secret police in St. Petersburg, 1906-1914**. Helsinki, Finnish Literature Society, 2002, 405 p. (Studia Historica, 67)

Étudier le fonctionnement et les missions de l'Okhrana et en explorer les arcanes durant la plus grande partie du règne de Nicolas II pouvait paraître une gageure. Sur la base des dossiers conservés au GARF (Archives de la Fédération Russe) et à la Hoover Institution, et armé d'une abondante bibliographie, l'auteur parvient très largement à relever ce défi et à répondre aux innombrables questions que se pose son lecteur sur une institution qui avait succédé en novembre 1880 à la IIIe section abolie trois mois plus tôt, en pleine « dictature du cœur et de l'esprit », par Loris-Melikov.

Mais, alors que la IIIe section, qui avait survécu aux « réformes libérales » des années 1860, était rattachée directement à la Chancellerie impériale, Loris-Melikov avait, quant à lui, subordonné l'Okhrana au ministre de l'Intérieur et l'avait fermement invitée à s'en tenir au strict respect de la légalité. À tort ou à raison, l'Okhrana nouveau-née n'en avait pas moins hérité de la réputation sulfureuse de sa devancière. À l'étranger notamment, où elle n'était guère connue qu'à travers les virulentes critiques des adversaires du régime tsariste, recueillies avec complaisance par un Occident où le despotisme autocratique et son expansionnisme latent n'avaient pas bonne presse. Et cette « fécondation croisée » (p. 37) entre opposants russes et méfiance occidentale avait suscité le « mythe » d'une Okhrana toute-puissante peu conforme à la réalité. Car la réputation ainsi faite à la Russie ne saurait occulter le fait que celle-ci n'était pas la seule à entretenir une police politique et qu'elle s'était même largement inspirée pour ce faire des conseils et des pratiques de l'Occident qui n'a pas témoigné à ce sujet, nous rappelle opportunément l'auteur (p. 59), la même curiosité.

Cela posé, Lauchlan précise et détaille la structure de cette institution et ses multiples ramifications : agences, départements, sections et secrétariats, pilotés à partir de la centrale de Saint-Pétersbourg (« Fontanka 16 »), et il nous en offre des organigrammes précis et éclairants (p. 80, 94, 100). Si bien que le lecteur désireux de savoir quelles étaient exactement les fonctions (et à quelle date) des Gerasimov, Lopuhin, Račkovskij, Zubatov ou Džunkovskij (pour ne citer qu'eux) trouve au fil des pages réponse à ses questions ; et il apprend également à distinguer les différentes catégories de collaborateurs plus ou moins bénévoles de la (modeste) pieuvre qu'était l'Okhrana : des simples informateurs occasionnels (ou *štučniki*) ou des « limiers » (*filěry*), aux révolutionnaires retournés, aux agents attirés et aux « collaborateurs secrets » qui constituaient, quant à eux, « les yeux et les oreilles » de l'Okhrana, et qui n'étaient affectés, pour éviter de les compromettre, qu'aux missions les plus délicates.

Pour remplir toutes ces tâches, l'Okhrana ne disposait toutefois que d'effectifs relativement modestes : quelque 2 000 personnes tout au plus les meilleures années, dont plus de 250 *filěry* à Saint-Pétersbourg, soit un total bien inférieur à ce qu'estimaient les révolutionnaires, leurs principales victimes (p. 199-200). Très largement surfaite, la réputation d'omniprésence et de toute-puissance attribuée à l'Okhrana reflétait avant tout la réelle efficacité de cette institution au budget limité certes, mais qui s'était dotée de fichiers méticuleusement tenus et qui travaillait de concert, entre autres, avec le Corps des gendarmes.

Créé en 1826, ce Corps des gendarmes aux uniformes bleu drapeau constituait pour ainsi dire le bras séculier de l'Okhrana, tout comme naguère de la IIIe section. Mais la collaboration entre les bureaucrates de l'Okhrana et les militaires qu'étaient les gendarmes n'était pas toujours au beau fixe, souligne l'auteur : attachés à leur statut militaire non moins qu'à leur éthique professionnelle, les gendarmes se considéraient en effet comme un corps d'élite, et ils avaient tendance à voir dans les enquêtes politiques un « sale boulot » (p. 158), pour reprendre l'expression de Gerasimov, quitte à prêter le flanc aux accusations d'amateurisme de la part des *ohranniki*.

Là n'étaient pas au demeurant les seuls collaborateurs de l'Okhrana qui travaillait également avec les services des postes et qui disposait, dans le plus parfait secret, d'un cabinet noir dans la plupart des bureaux de poste. Les postes dépendaient en effet du ministère de l'Intérieur, tout comme l'Okhrana à laquelle leurs services n'avaient rien à refuser. Par contre, cette dernière n'entretenait qu'une collaboration occasionnelle avec la Sûreté militaire, dont les agents mettaient leur point d'honneur à travailler au grand jour et étaient pour cette raison jugés « naïfs » par leurs collègues de l'Okhrana. Enfin, celle-ci n'entretenait aucun rapport, ou presque, avec l'Okhrana de la Cour impériale, créée en 1905, et dont le responsable pouvait faire rapport directement au tsar, à la différence du directeur de l'Okhrana qui ne bénéficiait pas d'un statut aussi prestigieux.

Un instant menacée par la révolution de 1905 à laquelle ses responsables avaient redouté qu'elle ne survivrait point (p. 232), l'Okhrana n'avait pas tardé à reprendre du service, tout en modifiant quelque peu, nous précise l'auteur, son *modus operandi*. Son travail se fait dès lors beaucoup plus sélectif : elle cherche davantage désormais à s'informer et à surveiller, et elle cible mieux ses arrestations afin de démoraliser ses adversaires et de les réduire à l'impuissance. C'est ainsi notamment que les congrès successifs de la social-démocratie de Russie n'avaient aucun secret pour elle (p. 253-255), et que, sans même parler de son agent secret Malinovskij, ses collaborateurs étaient nombreux, on le sait, dans les rangs tant bolcheviks que mencheviks, mais aussi S.-R. Ce noyautage

démoralisera profondément le parti S.-R. et amènera ses leaders à douter du bien-fondé de leur stratégie terroriste à l'heure où l'affaire Azef venait de détruire le « halo romantique » qui entourait depuis trente ans le mouvement terroriste (p. 323).

En dépit de ses succès, l'Okhrana, dont la mission était, tout comme celle de la IIIe section, de « veiller au bien public » et de préserver le régime impérial, n'avait pas bonne presse au sein même de la société qu'elle était chargée de protéger. User de déguisements et avancer masqué pour traquer opposants et révolutionnaires était jugé contraire à l'honneur de l'uniforme (p. 171). C'est pourquoi les membres de l'Okhrana feront toujours plus ou moins figure de réprouvés, et ils seront bien souvent considérés comme moralement inférieurs aux révolutionnaires, dévoués quant à eux à un idéal (p. 214), au point de bénéficier de complicités inattendues. Non seulement les cibles de l'Okhrana trouvaient à l'occasion appuis et protection dans les plus hautes sphères de la société, mais il n'était pas rare que les procureurs s'abstiennent de donner suite aux dossiers communiqués par l'Okhrana ou les gendarmes et de traduire les intéressés devant la justice. Les exemples ne manquent pas, et ces préventions des milieux cultivés ou libéraux vis-à-vis des services chargés de protéger un régime décrié auraient mérité une analyse approfondie.

Cette réserve ne diminue en rien l'intérêt de cet ouvrage qui évoque également l'esprit de corps et les rivalités ou les frictions entre les services intéressés, ainsi que le « clientélisme » et les réseaux d'influence qui soudaient entre eux les différents acteurs de cet univers presque exclusivement masculin. Chemin faisant, le lecteur trouvera également dans les derniers chapitres quelques développements bienvenus sur plusieurs affaires retentissantes, telles que le pseudo-attentat raté (janvier 1907) contre Witte, qui n'en sort pas grandi, ou sur l'attentat, bien réel cette fois, contre Stolypin (août 1907), et sur celui qui devait lui coûter la vie. Un assassinat bien fait pour illustrer les limites de cette lutte où révolutionnaires et Okhrana usaient de méthodes comparables, au point que l'on ne savait plus très bien qui de l'Okhrana ou des révolutionnaires avait emprunté les méthodes de l'adversaire. Mais pourquoi avoir rejeté en conclusion (p. 373-375) la machination policière mise à profit par Stolypin pour dissoudre la deuxième Douma et modifier, illégalement, les Lois fondamentales promulguées un an plus tôt ? Et pourquoi passer sous silence, semble-t-il, l'attentat monté contre Nicolas II (avril 1907) dans des conditions également suspectes ?

Concernant la Douma, le lecteur trouvera des indications plaisantes sur l'infiltration de ses députés par l'Okhrana qui « perlustrait » (tel est le terme officiel) toute leur correspondance ; ou sur son dédain pour les libéraux chez qui « tout se déroulait au grand jour et où il n'y avait rien à espionner (p. 312). Seul Miljukov faisait l'objet d'une attention moins distraite, car les responsables craignaient, du fait de ses contacts avec les milieux socialistes, qu'il ne s'emploie, comme en 1905, à la reconstitution d'un front anti-autocratique uni, et que les cadets ne jouent ainsi le rôle d'un cheval de Troie de la révolution. Par contre, l'Okhrana ne parviendra jamais, à en croire l'auteur, à pénétrer les loges franc-maçonniques, dont on connaît le rôle en février 1917 et lors de la constitution du premier gouvernement provisoire qui ne comptait pas moins de six ministres francs-maçons. Retenons enfin que l'Okhrana s'intéressera dès avant le début des hostilités au rôle de l'aviation en matière de renseignement sur l'ennemi, et qu'elle sera l'une des premières à envisager que l'aviation pourrait servir à des opérations terroristes. Preuve supplémentaire, s'il en était besoin, de la clairvoyance et du pragmatisme que l'auteur prête à une institution moins conservatrice qu'on ne le croit communément.

Bien entendu, un tableau aussi fouillé et ambitieux ne saurait éviter inexactitudes ou lacunes. Notons que Gapon ne saurait être donné dès avant le 9 janvier 1905 pour un agent de l'Okhrana, et que la seule existence de la Douma interdit d'affirmer que « les partis d'opposition ne furent jamais légalisés » passé 1905 (p. 239). Ou encore que l'Okhrana n'eut, jusqu'en 1907, « rien de mieux en tête que de survivre ». Ainsi encore, pour nous en tenir là, le lecteur regrettera-t-il la brièveté des passages consacrés à la Section de Paris qui supervisait toutes les autres sections étrangères, et dont il n'est pas douteux que le directeur Račkovskij ait bien inspiré l'auteur du *Protocole des Sages de Sion*.

Coups tordus, barbouzes, guerre des polices, cabinets noirs, honorables correspondants, officiers traitants ou fuites ciblées : le lecteur sait bien de nos jours que la Russie était loin d'avoir le monopole de la police secrète, qu'elle partageait avec bien d'autres États européens. Reste toutefois que, à la différence de ces derniers, l'Okhrana habitua les responsables à compter sur la police pour résoudre les problèmes politiques ou sociaux, et aboutit ainsi à repousser les réformes indispensables. Là est sans doute la principale raison de son impopularité auprès de la « société » et de ses élites, intellectuelles notamment, qui voyaient dans l'Okhrana et le Corps de gendarmes des « piliers de la réaction » et, partant, des ennemis de la société cultivée, dont ils étaient pourtant chargés d'assurer la défense.

En réalité, la mission confiée à l'Okhrana (tout comme précédemment à la III^e section) était toujours d'assurer, comme Nicolas I^{er} l'avait précisé à Benkendorf, la protection des faibles (« la veuve et l'orphelin ») et de maintenir l'ordre tout en veillant à la bonne santé morale de la société. Héritées du XVIII^e siècle et de l'Ordonnance de Catherine II sur la police (avril 1782), ces préoccupations moralisatrices et cette conception de la police comme le médecin de la société étaient celles du *Polizeistaat* (ou État « policé ») des despotes « éclairés » et des caméralistes du XVIII^e siècle. Or, avec le recul des monarchies absolutistes et les progrès des régimes représentatifs fondés en droit, les tâches de la police avaient évolué : elles ne consistaient plus à « veiller à la pureté des mœurs » ou à soigner et à guérir la société de ses maux, mais à poursuivre au nom de la loi les délits et les crimes prévus par le code pénal, et eux seuls.

Nicolas II ne saura toutefois pas gérer cette transition du *Polizeistaat* du XVIII^e siècle au *Rechtsstaat* moderne, et il continuera, comme ses prédécesseurs, à s'appuyer sur une police politique secrète, ruineuse pour la réputation de l'autocratie, à l'étranger plus encore qu'en Russie où l'arbitraire continuait trop souvent à faire loi. De ce point de vue, l'Okhrana, nullement réactionnaire en elle-même, s'avèrera une arme à double tranchant, plus dommageable que profitable au régime impérial ; et elle se verra logiquement dissoute dès les premiers jours de la révolution de Février, qui entraînera également le suicide de Zubatov.

Même si le lecteur ne souscrit pas sans réserves aux quelques comparaisons établies, chemin faisant, par l'auteur entre Okhrana et Tchéka, cet ouvrage bien documenté, mérite le détour : accompagné de nombreuses et précieuses notes, il apprendra au profane tout ce qu'il avait toujours désiré savoir sur le sujet sans bien savoir à qui s'adresser, et il rendra service (malgré quelques flottements de plan et une pointe de moralisme) même à ceux qui ont, ou croient avoir, une bonne connaissance du sujet.